

et Perraud remirent au pape un « Syllabus » des œuvres de Loisy rédigé par Billot et par l'intransigeant ecclésiastique parisien Georges Letourneau. Pie X transmit le texte au Saint-Office en souhaitant sa prise en charge par l'Inquisition. Le père capucin Pie de Langogne joua alors un rôle décisif en reprenant l'argumentation de Billot pour réclamer la mise à l'Index des œuvres de Loisy. Constatant la détérioration de la position de l'accusé, Fleming décida de l'abandonner afin de sauver d'une condamnation l'exégèse critique tout entière. Le décret du Saint-Office, du 16 décembre 1903, mettant à l'Index cinq œuvres de Loisy, fut communiqué au cardinal Richard par Merry del Val avec l'assentiment du pape.

L'argumentation de la mise à l'Index s'appuyait sur une parfaite connaissance des œuvres de Loisy ; mais l'affaire était devenue un enjeu entre les congrégations de la curie romaine dans un climat où se répandait la crainte d'une contamination du jeune clergé. Les auteurs montrent clairement que la situation politique et religieuse de l'époque constituait l'arrière-plan d'un antimodernisme dont le raidissement doctrinal devenait incompatible avec la nouvelle exégèse biblique. En opposant les hésitations du pontificat de Léon XIII à affronter la question biblique à la détermination de son successeur pour la censurer, Claus Arnold et Giacomo Losito parviennent à leurs fins. L'antimodernisme romain remonte au début du pontificat de Pie X avec l'installation de Merry del Val dans l'entourage direct du pape, sans attendre les condamnations de 1905-1906.

Michel Ostenc

156-8

David ASSAF

Untold Tales of the Hasidim. Crisis & Discontent in the History of Hasidism
Waltham, Brandeis University Press, 2010. 336 p.

Pour le milieu hassidique, le secteur ultrareligieux du judaïsme, ce livre est honteux car il présente, non dans l'interprétation hassidique, mais avec un regard d'historien scientifique, des cas de leaders ou de fils de leaders, *rebbe* du mouvement qui, au cours des XIX^e et XX^e siècles, ont manifesté divers comportements et attitudes hétérodoxes par rapport aux normes draconiennes qui le régissent encore aujourd'hui.

Pourtant D. Assaf, historien rigoureux, bon enquêteur qui présente ses sources en détail,

a, sur ces sujets, fouillé les données venues des hassidim et de leurs adversaires, le plus souvent des orthodoxes « éclairés », les *maskilim*, ou encore les recherches de bons historiens, et enfin les archives russes et des pays voisins ouvertes récemment à la recherche. Il s'agit bien d'un travail de limier qui retrouve et fouille le « linge sale » du monde hassidique.

Dans son introduction, l'auteur indique à juste titre que les diverses occurrences plus ou moins scandaleuses ici présentées sont tributaires des conflits entre tradition et valeurs laïques qui agitaient le monde juif de l'Europe orientale de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la Shoah. Il n'empêche que lorsqu'on lit ce qui se passe dans le milieu hassidique, il semble que, hormis les affaires qui les touchent très directement, les événements politiques plus globaux qui vont mener jusqu'à la tragédie de la Shoah ne préoccupent guère les hassidim. Les controverses internes ou celles entre les divers leaders et leurs adeptes passent avant toute autre considération.

Au départ, l'auteur rappelle que l'histoire du hassidisme ressemble à un champ de bataille où deux armées s'opposent : les défenseurs de l'histoire « sainte » face à des « idiots grossiers » qui cherchent à profaner cette histoire. Assurément les hassidim et les *maskilim* ont des visions et des analyses très divergentes quant au déroulement de nombre d'événements. L'historien, en principe non engagé – mais l'est-il véritablement ? – est confronté à des narrations très contradictoires, ce qui ne facilite pas sa tâche pour présenter et analyser à son tour les faits.

Cependant, dès le tout début du XX^e siècle certains clercs hassidiques, essentiellement ceux du mouvement Loubavitch (nommé aussi Habad), entreprennent de présenter dans une optique historiographique les événements qui concernent ce hassidisme. Bien plus récemment, d'autres *rebbe* – on aimerait savoir lesquels – s'enorgueillissent de leurs instituts de recherches, maisons d'éditions et périodiques où des historiens amateurs présentent des manuscrits et documents concernant le passé hassidique. En tout cas, pour les tenants du hassidisme, le péché est inconcevable chez les grandes personnalités du mouvement, et même s'il semble exister, il est rationalisé et remodelé comme estimable. L'auteur examine dans chaque cas évoqué les stratégies hassidiques pour traiter d'épisodes embarrassants. Bien entendu, les *maskilim* ont leur propre vision

historique sur ces péripéties. En fait, le plus souvent, les auteurs de « science » historique juive, des communistes aux hassidim, visent moins à chercher la vérité ou la restitution du passé qu'à soutenir leur vision idéologique et à réduire à néant les vœux de leurs antagonistes.

L'auteur note que si la presse ultrareligieuse (notamment en Israël) ne mentionne jamais les délits que commettent certains hassidim, la rumeur orale constitue pour les adeptes un puissant moyen alternatif d'information. Toutefois, sur ce plan, un fait nouveau est apparu : il y a désormais des forums de discussion ultrareligieux sur internet, où l'on révèle des secrets bien gardés dont on discute explicitement. Si ce phénomène moderne, qui semble déboucher sur une liberté de parole inattendue, s'avère patent, il faut espérer qu'il fera l'objet d'études par un bon chercheur « sur le terrain » médiatique.

Après d'importantes considérations globales, les chapitres suivants abordent six cas très disparates de crise et de mécontentement. Le premier, d'ailleurs le plus copieux – soixante-six pages, avec des notes – est consacré à l'apostasie de Moshe, fils du rabbin Shneur Zalman de Lady (1745-1812), fondateur de l'une des plus importantes dynasties hassidiques, Habad, aujourd'hui encore influente au sein du monde juif religieux et même dans des milieux juifs plus larges.

Or Moshe (1784-1854 au plus tard), fils cadet chéri du rabbin s'est converti en 1820 au catholicisme, et un peu plus tard à l'orthodoxie russe. La conversion du fils d'une personnalité aussi illustre que Shneur Zalman constituait évidemment pour ses proches et les fidèles une tragédie ; d'autre part l'historiographie hassidique a considérablement brouillé la chronique de cet épisode et son contexte. Cependant, on dispose de sources diverses permettant de documenter indubitablement ces conversions, notamment des documents d'origine non juive, découverts récemment dans les archives historiques biélorusses à Minsk. Il est certain aussi que Moshe souffrait de troubles mentaux dès son enfance, ce qui n'empêcha pas son mariage et le consentement des juifs de la ville d'Ule à sa nomination comme rabbin. Sa conversion au catholicisme eut lieu dans cette ville malgré les interrogations des autorités catholiques quant à sa validité, étant donné l'état psychique de Moshe. En dépit des efforts de sa famille pour qu'il revienne au

bercaïl, celui-ci semble avoir persisté dans ses croyances chrétiennes jusqu'à son décès.

L'auteur présente aussi les diverses relations et points de vue sur cette conversion ; on se doute qu'ils diffèrent considérablement de l'un à l'autre. Il y a celle des « éclairés », celles aussi d'autres convertis juifs au christianisme, celle de l'historien Simon Dubnov, auteur d'une œuvre majeure sur l'histoire du hassidisme, où il ne mentionne pas ce fait (son historique s'arrête en 1815), mais qui tente de s'informer à ce sujet, et enfin les versions du milieu Habad. La plus importante, de par son auteur, est celle de Yosef Yitshak Schneerson, sixième *rebbe* du mouvement. Publiée dans un ouvrage posthume, en 1964 (d'après les notes du *rebbe*), celui-ci fait de Moshe un bon connaisseur du christianisme, qui débat brillamment avec des chrétiens lors de débats interconfessionnels où bien entendu il prend le dessus... En 2002, encore, un auteur adepte de Habad affirme que la conversion n'a jamais eu lieu et que les documents à ce sujet sont des faux. Assaf conclut que celle-ci est un fait indéniable, mais que la pathologie psychique dont souffrait Moshe Zalman en constitue une explication essentielle.

La seconde affaire examinée est celle de la chute par une fenêtre, lors de la fête de Simchat Torah, en 1814, d'une importante personnalité hassidique, le « Voyant » de Lublin, le rabbin Yaakov Yitshak Horowitz (1745?-1815). Il en résulta des lésions qui auraient conduit à son décès neuf mois plus tard. La chute ne fut jamais niée, mais son interprétation fut extrêmement diverse. Selon des sources hassidiques elle fut provoquée par une transe mystique et sa survie dans l'immédiat fut miraculeuse. Les *maskilim*, eux, affirment que l'accident fut dû à l'état mental déséquilibré et à l'ébriété du Voyant. Dubnov pour ses recherches sur les hassidim, lança en 1892 un appel à témoignages dans un article de revue ; dans son ouvrage historique, il cite les versions hassidique et éclairée, mais il ne masque pas sa préférence pour la dernière, celle de l'ivresse – rappelons que Simchat Torah est une fête joyeuse. Assaf avance que la chute fut peut-être une tentative de suicide. Le Voyant aurait ressenti la nécessité de mourir à cause de sa tentative de forcer la venue du Messie...

Voici encore la question de l'héritage spirituel de rabbi Nachman de Bratslav (1772-1810), une autre personnalité majeure du

hassidisme d'antan. Celui-ci ne connut pas de successeur véritable, mais aujourd'hui encore il a des adeptes – on les surnomme les « hassidim morts ». Or le Bratslaver rebbe a suscité d'innombrables rivalités et incidents parmi ceux qui se voulaient ses disciples, mais aussi au sein de larges milieux hassidiques. L'auteur décrit en détail un conflit autour d'un abatteur rituel adepte de Bratslav, à Nemirov, ville natale de rabbi Nachman. Comme toujours les versions des événements et des incidents qu'ils occasionnent connaissent des versions divergentes. À cette occasion, on brûla et profana même des livres saints. Aujourd'hui, l'antagonisme envers Bratslav s'est dissipé et des milliers de hassidim, dont nombre ne sont pas des fidèles du mouvement, se rendent lors du cycle du Nouvel An judaïque sur sa tombe à Uman, en Ukraine. Selon D. Assaf toutes ces rivalités témoignent d'un processus général d'atomisation et de division en factions hassidiques au cours du XIX^e siècle.

Particulièrement à signaler est le chapitre consacré au rabbin Yitshak Nahum Twersky (1888-1942). Celui-ci, à la veille de son mariage avec la fille du rebbe de Belz, Yisakhar Dov Rokeah, écrit à l'âge de vingt-deux ans, en 1910, une lettre de vingt-sept pages à un écrivain yiddish, Yaakov Dineson (1848-1910) qu'il admire ; il y exprime son dégoût quant au mode de vie hassidique. Ce document est resté inexploité quatre-vingt-dix ans au sein des archives de cet écrivain à la National Library en Israël. Traduite de l'hébreu, cette lettre est présentée *in extenso* dans l'ouvrage. Twersky y dénonce l'extraordinaire conservatisme régnant à la « cour » du rebbe. Il y manifeste notamment son dégoût pour les vêtements hassidiques, qu'il admet pourtant lui-même porter : il reconnaît d'ailleurs que son existence est à double face. Pour lui, qui appartient à une famille de rebbe illustres, le hassidisme s'est atrophié et dégradé, il est désormais dépourvu de contenu. Quant à ses leaders présents, il écrit : « *Little knowledge have they of the world and of men, they lack any sense of beauty; ugliness rules all their doings, their clothing, their speech... or they were common men... neither masters of Torah nor knowledgeable and virtuous in the ways of the world, their only claim to fame being their ancestry* » (p. 222). Selon Twersky, le hassidisme de Belz est le champion du fanatisme, de l'ignorance et de la stupidité vulgaire. Il donne des exemples de restrictions et obligations fondées non sur des textes sacrés

ou des textes venus de savants, mais sur leur origine « ancestrale ». Ainsi le port de deux couvre-chefs – calotte plus chapeau –, la longueur des papillotes jamais coupées, le refus de l'électricité – à la cour de Belz on s'éclaire à la bougie –, le miroir interdit dans les habitations. Quant aux galoches dont on couvre les chaussures, elles sont une abomination puisque, selon l'interprétation Belz (très singulière !) d'un verset du Lévitique (11 : 20), marcher à quatre « pattes » est une abomination... Bien entendu, la lecture de journaux est condamnée et interdite, ainsi que celle de toute littérature profane. Mais pourquoi Twersky ne rompt-il pas avec ce monde ? Car sa mère bien aimée ne l'aurait pas supporté...

L'ouvrage se termine sur cette lettre ; on peut deviner que l'auteur n'est pas loin d'avoir une opinion assez proche de celle de Twersky. En tout cas, moi-même qui ai étudié en ethnologie une communauté hassidique Belz au cours des années soixante, je puis témoigner que l'ultratraditionalisme évoqué par Twersky était certes moindre qu'en 1910 – ainsi l'éclairage électrique était parfaitement admis – mais qu'il subsistait à bien des égards. Le vêtement se voulait très proche de celui du passé, la radio était autorisée pour écouter les nouvelles, mais non la musique profane, la voiture particulière était regardée avec méfiance, etc. Quant à l'absence de préoccupations esthétiques, elle restait patente. Et aujourd'hui encore, les longues papillotes sont plus fréquentes chez les adeptes de Belz, et pas seulement dans ce seul mouvement.

En tout cas, voilà un livre remarquable, tant par la richesse de l'information que par les analyses de celle-ci, et par l'examen des positions idéologiques des diverses sources sur ces crises, incidents et écœurements divers.

Jacques Gutwirth

156-9

Dominique AVON (éd.)

La Caricature au risque des autorités politiques et religieuses

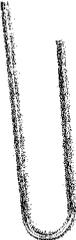
Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 202 p. ill.

Dirigé par un spécialiste des relations entre christianisme et islam, Dominique Avon, professeur d'histoire contemporaine à l'université du Maine, cet ouvrage collectif s'ouvre, dès l'introduction, par une mise en perspective de l'« affaire des caricatures de Mahomet ».

Il s'agit, à travers l'exemple de cette crise majeure, de mettre en évidence « les usages de conceptions du sacré dans l'espace public à l'époque contemporaine ». Alors que l'affaire a suscité d'innombrables réactions dans la presse ainsi que quelques ouvrages tentant une lecture plus globale (rappelons ceux, d'esprit fort différent, de Mohammed Sifaoui, *L'affaire des caricatures : dessins et manipulations*, 2006, ou de Jeanne Favret-Saada, *Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins*, 2007), il y avait place pour une analyse du déroulé de la crise et des prises de position médiatiques si multiples qui l'ont entourée. L'un des très grands mérites de ce collectif est de s'y atteler avec des approches diverses, toutefois le projet initial était, semble-t-il, plus vaste et voulait offrir un aperçu général des attitudes autour du support que constitue la « caricature du sacré religieux ou politique », les deux étant souvent intimement liés. L'auteur déplore des déficiences de dernière minute notamment sur le cas israélien ou le cas turc et l'on comprend qu'il n'ait pas été possible de retarder davantage la sortie d'un ouvrage lié à un débat qui a marqué l'actualité des dernières années. Il reste une dizaine de contributions réunies en deux parties distinctes : « Traditions de la caricature politique et religieuse » et « L'affaire des caricatures de Mahomet sous différents climats ». Dans la première figurent cinq interventions, deux sur la France, une sur la Russie, une sur le Liban et l'Iran, une enfin sur les relations islamochrétiennes au miroir de la caricature religieuse en Indonésie. Cette étude de Rémy Madinier comporte également un riche développement sur les retentissements des caricatures danoises mettant en évidence, outre le sentiment d'agression face à un Occident sûr de ses valeurs, la façon dont cette sorte d'exorcisme occidental de la peur du terrorisme a pu pointer les contradictions présentes en Indonésie alors que la violence religieuse y était forte. Elle aurait assez facilement pu s'intégrer à la seconde partie et, comme deux des articles de cette première partie portent sur l'Islam, il faut reconnaître, en dépit de la qualité et de l'intérêt de ces textes, que les choix semblent un peu arbitraires et que la cohérence de l'ensemble n'est pas parfaite. Deux interventions couvrent un champ chronologique très large. Le parcours de Christian Amalvi sur les reproductions d'œuvres d'art religieux, puis leur usage parodique, va du Second Empire à nos jours et ne se limite pas à la question

des caricatures. L'auteur y reprend certaines de ses précieuses analyses sur l'illustration des manuels scolaires au XIX^e siècle et étend le regard jusqu'aux détournements des surréalistes ou de la presse contemporaine. La synthèse de Lorraine de Meaux sur la Russie court également de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la perestroïka afin de situer les grandes lignes d'évolution d'un genre qui trouve difficilement sa place sous une succession de régimes autoritaires et doit jouer, là plus qu'ailleurs, de l'implicite et des sous-entendus. Philippe Rocher traite au contraire d'une étude de cas très précise. Il apporte sur la caricature de l'éducation jésuite en France (1814-1914) un intéressant complément à l'ouvrage sur *Les Antijésuites, Discours, lieux et figures de l'antijésuitisme*, à l'époque moderne (dir. P.A. Fabre et C. Maire), publié la même année chez le même éditeur et dont l'auteur n'a sans doute pu avoir connaissance alors. À travers l'exemple des portraits de religieux au Liban et en Iran, qui témoignent de la place de l'image dans le monde chiite, Anaïs-Trissa Khatchadourian et Sabine Salhab dressent une analyse tout à la fois politique et religieuse tant ces dimensions sont liées dans ces photographies et caricatures de leaders gouvernementaux.

La seconde partie de l'ouvrage est au contraire entièrement consacrée à l'affaire danoise et à ses répercussions. Il n'est pas inutile de commencer par lire la chronologie de la crise que Dominique Avon a placée en annexe et qui offre, au-delà d'un simple rappel des faits, une véritable mise en perspective du dossier. On peut ensuite reprendre avec le même auteur l'étude détaillée des réactions dans la presse française. Trois axes émergent. Le conflit entre liberté d'expression et respect des croyances est bien sûr central ; il fait surgir le soupçon d'une collision des religions pour « sanctuariser leurs symboles ». La question de la représentation du prophète en Islam a également occupé le débat médiatique mettant ainsi en lumière les fluctuations, selon les époques et les traditions sunnites ou chiites, des critères invoqués et des marges de manœuvre. Enfin, les discriminations et violences tant au Danemark que dans les pays musulmans ont suscité de multiples commentaires. La réalité de la caricature dans le monde arabe et son antisémitisme plus que latent ont été soulignés à la suite des travaux de Joël Kotek. L'examen plus serré des ressorts de la crise a mis en évidence le rôle déclencheur de quelques imams controversés au Danemark ainsi que la crainte



Archives de sciences sociales des religions

Revue trimestrielle publiée
en collaboration avec
le Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux (EHESS-CNRS),
le Groupe Sociétés, Religions, Laïcités (EPHE-CNRS),
le Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne (EHESS),
le Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud (EHESS-CNRS),
le Centre d'Anthropologie Sociale - Laboratoire Interdisciplinaire
Solidarités, Sociétés, Territoires (Université Toulouse Le Mirail - EHESS-CNRS)
et avec le concours de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

octobre-décembre 2011
56^e année

156